

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'étoffe des héros

Lise Noël

Volume 25, Number 4 (148), August 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noël, L. (1983). L'étoffe des héros. *Liberté*, 25(4), 119–131.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LISE NOËL

L'ÉTOFFE DES HÉROS

Depuis la Seconde Guerre mondiale, nombre d'ouvrages et de documentaires ont mis en évidence l'horreur des persécutions nazies contre les juifs. Au-delà des films d'archives et des comptes rendus de rescapés, plusieurs chercheurs ont essayé de percer la logique profonde de l'antisémitisme, politicologues et psycho-sociologues étant vite amenés à déborder l'étude de cette seule question pour englober celle de l'autoritarisme (d'abord postulé de droite), puis celle du phénomène totalitaire dans son ensemble.

Après bientôt quarante ans de témoignages et d'analyses en ce sens, des préoccupations nouvelles, voire des acteurs nouveaux, commencent à se manifester. Outre la prise de conscience dans laquelle s'engage une génération d'Allemands qui n'a pas connu l'hitlérisme¹, le défi se pose désormais aux juifs de contrer la montée d'un courant révisionniste qui conteste l'existence même des chambres à gaz.

1. Voir, entre autres, l'article de Daniel Sauvaget, «Le passé nazi dans le cinéma allemand contemporain», *La Revue du cinéma*, mars 1983, N° 381, pp. 55-70.

Signe des temps, les dénégations des divers Faurisson n'empêchent pas un autre changement majeur de s'opérer dans la façon d'aborder le génocide, changement qu'un observateur superficiel pourrait à prime abord confondre avec une volonté de réhabilitation de l'Occident chrétien.

UN PROBLÈME LITTÉRAIRE

Des ouvrages paraissent de plus en plus qui exaltent le courage exemplaire de ces hommes et de ces femmes qui, pendant l'Occupation, sauvèrent des juifs au risque de leur vie. Or, bien qu'une part soit reconnue aux motivations religieuses dans cette périlleuse entreprise, l'objectif poursuivi par les auteurs (juifs pour la plupart) tiendrait plutôt à un besoin profond de croire de nouveau en l'humanité.

Même menée dans un but académique, la fréquentation systématique de l'horreur peut devenir une école de désespoir. Rongé, par exemple, par la vision de garçonnets de six ans regardant des adultes leur rompre les côtes pour la deuxième ou la troisième fois, l'Américain Philip Hallie est bouleversé d'apprendre l'opération de sauvetage de centaines d'enfants juifs menée par les villageois de Le Chambon-sur-Lignon. Professeur d'éthique, il note «ce plaisir fou et douloureux qui envahit l'esprit quand un très profond besoin est enfin satisfait, ou quand une blessure profonde commence à guérir» (*Lest Innocent Blood Be Shed*, New York, 1980).

De son côté, l'auteur d'une émission télévisée sur le comportement des Danois pendant la guerre (ils réussirent à préserver 98,5% de leurs compatriotes juifs de l'hécatombe!), Harold Flender, ne disait pas autre chose en évoquant quelques années plus tôt «la lueur d'espoir» qu'avait fait naître le compte rendu de cet exploit lors du procès d'Eichmann à Jérusalem (*Rescue in Denmark*, New York, 1963).

A l'exception de ce dernier ouvrage et d'un premier sommaire établi par un survivant sur la base des différents pays d'Europe (Philip Friedman, *Their*

Brothers Keepers, New York, 1957), la plupart des volumes sur le sujet ne furent publiés que ces toutes dernières années. Le répertoire de Friedman fut d'ailleurs réimprimé en 1978.

A l'instar de Harold Flender, les auteurs sont souvent des journalistes (Peter Hellman, *Avenue of the Righteous*, New York, 1980; John Bierman, *Righteous Gentile*, Middlesex, 1981) et l'approche anecdotique qu'ils adoptent ne rend pas justice au thème immense qu'ils traitent. Le récit du Français Philippe Boegner semble échapper à ce travers, mais c'est pour mieux s'égarer dans des prétentions apolo-gétiques sur le protestantisme local (*Ici, on a aimé les juifs*, Paris, 1982, sur Le Chambon aussi).

Ayant d'emblée choisi d'aborder la question sous l'angle romanesque, l'écrivain australien Thomas Keneally suscite aujourd'hui la controverse. Quoique rigoureusement exacte sur le plan historique, la reconstitution qu'il établit dans son *Schindler's List* reste classée, autant en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis, dans la catégorie des ouvrages de fiction. Malgré le compte rendu élogieux qu'il fait de l'œuvre, le critique de la *New York Review of Books* ne manque d'ailleurs pas de noter l'effet de distanciation que produit nécessairement le traitement romanesque d'un thème aussi tragique.

Qu'elle ressortisse à l'«objectivité» journalistique, à la leçon de morale ou au récit d'un exploit exaltant, l'intention des auteurs demeure toujours en deçà des attentes du lecteur. Emu ou édifié sans doute, celui-ci n'est cependant pas convié à des considérations soutenues sur les motivations qui animèrent les héros de l'Occupation.

Il y a pourtant dans cette masse de renseignements patiemment accumulés ample matière à réflexion pour les psychosociologues ou les phénoménologues de la tolérance. Or, bien qu'elles aient noté une variété de comportements plus grande chez les personnalités «ouvertes» que chez leurs contraires, les études sur l'autoritarisme et sur le totalitarisme se

sont trop souvent contentées d'en donner une simple image en miroir.² Des lignes de force se dessinent pourtant déjà qu'il faudrait suivre, pour établir une typologie de ces individus qui prennent *activement* le parti des victimes en période de répression.

EXTERMINATION DES JUIFS ET CONDITIONS LOCALES

Nul ne peut effectivement nier que la Seconde Guerre mondiale fut une période d'extrême intolérance, particulièrement envers les juifs de l'Europe occupée, dont 85% périrent dans l'enfer nazi. En même temps qu'elle trahit la terrible efficacité de la «solution finale», cette effarante proportion soulève le problème des facteurs qui permirent à 15% d'entre eux de survivre. Elle appelle en outre d'importantes nuances, car le pourcentage des victimes varie considérablement d'une région à l'autre.

Le phénomène est bien connu d'une résistance moindre à l'extermination des juifs parmi les populations d'Europe de l'Est que chez celles de l'Ouest ou de la Scandinavie. Le paradoxe demeure, cependant, d'alliés de l'Allemagne, telles que la Finlande, l'Italie et la Bulgarie, demeurant réfractaires à la politique nazie d'élimination, ou de peuples sans velléités antisémites perdant presque toute leur communauté

2. Adorno, Th. et al., *The Authoritarian Personality*, New York, 1950; Rokeach, M., *The Open and Closed Mind*, New York, 1960; Martin, J.G., *The Tolerant Personality*, Détroit, 1964: tous insistent sur le dogmatisme de la pensée et la rigidité du comportement des personnalités autoritaires, les personnalités tolérantes n'étant pas affligées de ces caractéristiques. Kreml, W.P. (*The Anti-Authoritarian Personality*, Oxford — New York, 1976) fait déjà montre de plus de subtilité en refusant l'association automatique entre l'anti-autoritarisme et la tolérance.

juive sous la pression hitlérienne, à l'instar des Hollandais, des Tchèques et des Grecs.

La terrible répression qui s'abat successivement sur les Pays-Bas après la grève générale de solidarité avec les juifs, en février 1941, puis sur la Bohême-Moravie après l'assassinat de Heydrich en juin 1942, a pour effet d'étouffer toute résistance ultérieure. Concentrés, d'autre part, à Salonique, les juifs de Grèce tombent sans coup férir aux mains des S.S.

Si les Bulgares sauvent par ailleurs leurs ressortissants juifs en bloquant massivement les convois de déportation, et si l'Italie s'oppose au racisme jusqu'à devenir elle-même terre d'asile, la collaboration au massacre est de rigueur dans les pays satellites que sont devenues la Croatie et la Slovaquie. A l'inverse de la Roumanie qui participe à l'opération jusqu'à ce que la défaite de l'Allemagne devienne évidente, son statut autonome permet à la Hongrie de retarder l'exécution du génocide jusqu'en 1944 : sous l'influence d'Adolf Eichmann, 630 000 juifs (sur 750 000) sont alors éliminés en quelques mois.

C'est avec la même indifférence que la population polonaise, pourtant elle-même victime d'une féroce occupation, assiste chez elle à l'extermination de la plus large communauté juive d'Europe (plus de trois millions de personnes). Les Etats baltes et l'Ukraine offrent même leur concours aux nazis dans l'opération.

En France, la sympathie de la population pour les juifs permet de protéger 75 % d'entre eux. Alors que la Norvège perd la moitié des siens comme prix de sa résistance immédiate à l'envahisseur allemand, le Danemark réussit à maintenir de bons rapports avec l'occupant jusqu'en octobre 1943, époque où est décrétée la solution finale sur son territoire. Se soulevant immédiatement, les Danois organisent plus de mille traversées vers la Suède et sauvent leurs compatriotes.

Les risques encourus dans de telles entreprises sont énormes, particulièrement dans les pays d'emblée

hostiles aux victimes. Selon la logique des nazis, qui aide les juifs doit partager le sort des juifs. C'est ainsi que les deux familles hollandaises qui cachent celle d'Anne Frank sont elles-mêmes déportées dans un camp de concentration, comme le sont les sept enfants de l'éditeur bolonais Eduardo Focherini, «coupable» de la même humanité. Exaspérés par le manque total de collaboration des policiers danois, les Allemands entreprennent de les arrêter tous. Près de la moitié sont capturés, dont six cents périront à Buchenwald. Dans certains cas, la menace ne prend même pas fin avec la guerre, des Polonais étant tués après coup, *par des compatriotes* ulcérés de leur générosité envers les juifs pendant le conflit!

«DE CRAINTE QU'UN SANG INNOCENT NE SOIT RÉPANDU...»

La plupart de ceux et celles qui bravèrent la répression pour secourir les juifs ne qualifient pas eux-mêmes leur attitude de généreuse, mettant plutôt celle-ci sur le compte d'un réflexe naturel. «Ces gens couraient un danger mortel, nous n'avions pas le choix», répètent-ils comme un leitmotiv. C'est le plus spontanément du monde que la grande bourgeoise de Gand, Henriette Chaumat, répond à un inconnu traqué qui lui demande en pleine nuit de recueillir son enfant: «Mais bien sûr!»

Si la propension à s'identifier à la victime constitue la première marque d'une personnalité tolérante, le passage à l'action concrète pour l'aider signe celle du héros. Cette volonté d'engagement ne va pas sans une lucidité et une indépendance d'esprit exceptionnelles. Alors que la majorité des Occidentaux, même parmi les autorités politiques et ecclésiastiques, prétendent avoir ignoré jusqu'en 1945 les atrocités commises à l'Est, des hommes et des femmes refusent dès le début de se laisser rassurer sur le sort ultime de gens qu'on a commencé par chasser de leur travail et contraindre au port d'un signe distinctif.

Dans de telles conditions, rester neutre équivaut

à une collaboration indirecte : « Quand les Allemands forcèrent les juifs de Vilna à entrer dans un ghetto, je ne fus plus capable de poursuivre mon travail. Je ne pouvais plus manger. J'avais honte de n'être pas juive moi-même. Il fallait que je fasse quelque chose », explique l'universitaire lithuanienne Anna Simaite.

Cette capacité d'identification avec la victime va de pair avec le refus catégorique d'être associé à son oppresseur. Compatriote de l'intellectuelle de Vilna, un vieux paysan pauvre qui cache et nourrit des juifs dans la forêt refuse toute compensation financière : « Je veux seulement prouver que tous les Lithuaniens ne sont pas comme Klimatis (le Quisling local) », leur dit-il.

La crainte de ce que le peuple auquel on appartient ne sorte irréversiblement souillé de la collaboration à un génocide est très vive. Le ministre finlandais des Affaires étrangères répond aux pressions de Himmler : « Pour la Finlande, c'est une question de décence. Plutôt que de livrer les juifs, nous préférierions mourir avec eux ». Réaction que partage le poète danois Kaj Munk qui considère le racisme de l'occupant comme « une abomination pour un esprit nordique ».

Il n'est pas jusqu'aux pays neutres qui ne redoutent d'être éclaboussés. Soucieuses de rétablir une réputation d'humanité déjà ternie, la Suisse, qui a refoulé des réfugiés juifs hors de ses frontières, et la Suède, qui a donné droit de passage aux troupes allemandes en route vers la Norvège, s'emploient à défendre à Budapest les juifs que broie une machine de guerre virtuellement défaite.

Sentant le vent de la victoire tourner, beaucoup découvriront, en effet, les vertus de la résistance. D'autres, au contraire, y sont sensibles dès le début, animés davantage par la haine de l'occupant que par la compassion pour ses victimes : sauver un juif devient un acte patriotique.

Il en est encore qui disent obéir à un sens chrétien du devoir, à l'instar des protestants de Le Chambon,

ou des Quakers pacifistes qui œuvrent dans le Midi. Des catholiques s'engagent aussi, dont certains auront même le souci d'assurer une éducation juive aux enfants qu'ils cachent. Cette marque de respect n'est pas le fait de tous, en particulier à l'Est où le zèle missionnaire l'emporte souvent sur les autres préoccupations. En Allemagne, tout comme en Pologne, en Hongrie ou en Ukraine, l'Eglise s'emploie d'abord à secourir les *chrétiens* d'origine juive ou les juifs qui sont partie d'un mariage mixte. Quant aux autres, les chrétiens qui les hébergent en profitent pour «encourager leur conversion de toutes les façons possibles», au dire d'un prêtre hongrois!

Car, en ces temps de démesure, le pire coexiste avec le meilleur. Outre le danger omniprésent, on a peine à imaginer la somme colossale d'énergie qu'il faut investir dans ces opérations de secours, opérations dont les auteurs longtemps n'entrevoient même pas la fin. Résidant près de la ligne de démarcation entre la France occupée et la zone libre, l'homme d'affaires Raoul Laporterie fait passer de l'une à l'autre des centaines de personnes, leurs biens... et des masses de courrier; refusant d'accepter un sou, il perd trois de ses cinq boutiques dans l'opération. Délégué volontaire de la Suède à Budapest en 1944, Raoul Wallenberg dort quatre heures par nuit: tantôt menaçant ou soudoyant les gens au pouvoir, tantôt suivant les marcheurs de la mort qu'il reconforte, il sauve ainsi des dizaines de milliers de juifs³.

Le courage et la bonté s'accompagnent souvent d'un raffinement de délicatesse saisissant. Quand ils rentrent enfin chez eux, les juifs danois trouvent leurs biens intacts et leur maison fleurie ou repeinte par les voisins. Après avoir sauvé des centaines de vies, les

3. Wallenberg semble avoir été arrêté par les Soviétiques au moment de leur entrée à Budapest: on ne l'a pas revu depuis. Selon certains témoins, il aurait été envoyé en Sibérie...

paysans de Le Chambon se font encore aujourd'hui scrupule d'avoir dû mentir et faire de faux papiers pour y parvenir...

Mais c'est le plus souvent la cruauté qui se donne libre cours. Celle, entre autres, d'adolescents hongrois qui crèvent les yeux de leurs victimes avant de les exécuter, ou celle encore du commandant de Ravensbrück, qui oblige à mener des enfants juifs vers la chambre à gaz une prisonnière danoise justement déportée pour en avoir fait passer des dizaines en Suède. Il n'est pas rare que la brutalité prenne aussi le visage de l'absurde: pendant qu'on dirige des juifs allemands, amputés de guerre et décorés de la croix de fer, vers un camp de concentration pour «privilégiés», une femme de 102 ans termine son existence parquée avec les autres dans un train à bestiaux.

L'Europe occupée est un univers manichéen. Malgré ses treize ans, Eva Heyman en résume la terrible logique; Anne Frank de la Hongrie, elle note dans son journal:

A partir d'aujourd'hui, nous vivons dans un camp-ghetto, et sur chaque maison, on vient d'afficher ce qui est interdit. En fait, tout est interdit; mais le pire de tout, c'est que le châtiment est toujours le même: la mort. Il n'y a pas de différence entre les choses: on n'est plus envoyé au coin, on ne reçoit plus de fessée, on n'est plus privé de dessert, on n'a plus à écrire cent fois les déclinaisons des verbes irréguliers. La punition à la fois la plus légère et la plus lourde est la mort. On ne dit pas si elle s'applique aussi aux enfants, mais je pense que oui...

Elle s'applique aussi aux enfants: Eva Heyman meurt à Auschwitz le 17 octobre 1944.

ZONES D'OMBRE DANS UN MONDE MANICHÉEN

Bien que les résistants au génocide puissent un certain réconfort dans la conviction de mener un combat absolument juste, leur tâche n'en est pas

moins celle de Sisyphe. Des trésors d'ingéniosité et un courage à toute épreuve doivent être déployés pour arracher ne serait-ce que quelques vies humaines à une machine de mort qui les détruit de façon industrielle.

Si les enjeux sont clairs, c'est le plus souvent à l'aveuglette qu'il faut repérer les réseaux de solidarité et identifier les lâches, ou tout simplement les ignorants et les indiscrets. Car, outre les deux grandes forces du bien et du mal à l'œuvre dans ce monde, beaucoup auront, à l'instar du pasteur de Le Chambon, la révélation d'une troisième: la bêtise.

Aux risques impondérables issus de l'entourage immédiat s'ajoute la menace constante que font planer des collaborateurs et des indicateurs professionnels, parfois plus zélés que les Allemands. Autour des agents locaux des puissances d'occupation grouille encore la grande foule des profiteurs: depuis les «passeurs» qui livrent les juifs après les avoir dépouillés jusqu'aux ivrognes qui, pour un litre de cognac, les dénoncent à la Gestapo avec leurs hôtes chrétiens.

Moins monstrueusement méthodiques que les idéologues nazis, ces hommes sont plus répugnants. Une typologie des salauds reste à faire, qui serait distincte de celle des oppresseurs avec lesquels on a, à tort, tendance à les confondre. A l'encontre des premiers, il arrive que ceux-ci changent de camp. «Enlevez vos sales pattes de nos sales juifs», écrivent sur les murs d'Amsterdam des antisémites hollandais. Et pendant que des notables polonais enregistrent leur dissidence de racistes repentants, le fasciste hongrois Szalay finit par se consacrer corps et âme au salut des juifs. Il n'est pas jusqu'à certains militaires allemands qui ne soient «contaminés», au dire de la Gestapo, par le climat de tolérance qui prévaut au Danemark.

Les mêmes atrocités qui ébranlent des alliés apparemment naturels des oppresseurs ont quelquefois pour effet de paralyser aussi ceux des victimes.

Désireux d'aider leur coreligionnaires du continent, des juifs suédois hésitent cependant à bouleverser leur propre vie en les accueillant chez eux. Réfugiée à Le Chambon après avoir dû fuir la zone occupée, la femme d'un rabbin est irritée de payer avec les israélites français ce qu'elle croit être la rançon de l'accueil que son pays a réservé aux juifs allemands. Dans son film *La mémoire de la justice*, Marcel Ophüls rapporte encore le cas de juifs haut placés en Allemagne, dont l'unique souhait est d'échapper à des mesures discriminatoires qui ne toucheraient que les plus marginaux de leurs frères.

Le comportement peu édifiant de certaines victimes n'exonère d'aucun blâme les instigateurs du génocide et leurs séides. Il constitue simplement un élément parmi d'autres du profil exhaustif qu'il faudrait tracer des personnes soumises à une intense répression.

La réaction du milieu à la persécution ne compte pas pour peu, par exemple, dans la volonté des victimes de se défendre. Les nazis le savent bien qui misent, pour procéder efficacement, sur le silence indifférent ou complice des populations locales. Alors qu'avec la vigoureuse intervention des Danois en leur faveur, un début d'épidémie de suicides prend subitement fin chez leurs compatriotes juifs, c'est dans une résignation presque totale que leurs coreligionnaires de l'Est se laisseront mener à l'abattoir...

Outre qu'elle doit nous retenir d'aborder de façon manichéenne l'étude d'un univers manichéen, la prudence exige donc qu'on établisse une typologie des héros parallèle à celles des oppresseurs et des victimes. Non pas que le comportement des uns réponde symétriquement à celui des autres, mais parce que, dans une certaine mesure, ces comportements s'influencent réciproquement.

Le phénomène est connu des liens qui unissent le tortionnaire et son «patient». Mais si le travail d'analyse des divers types d'opresseurs est déjà avancé, on doit aussi étudier les réactions des

victimes et élaborer une typologie des héros, qui soit distincte, malgré d'inévitables recoupements, de celle des personnes tolérantes.

Cet essai ne prétend rien proposer : il n'a pour objectif que de poser le problème, en s'inspirant de cette période particulièrement tragique qu'est la Seconde Guerre mondiale.

Entre les diverses catégories considérées, une différence fondamentale s'impose cependant déjà. En effet, même quand la répression vise un groupe entier, c'est toujours par des individus qu'est ressentie la souffrance qu'elle fait naître. Et parce qu'il va contre la peur et contre la tendance profonde à renoncer à ses responsabilités en faveur de l'autorité à laquelle on est appelé à obéir, l'héroïsme, même quand il peut s'appuyer sur une organisation, ne se maintient que dans un choix personnel constamment renouvelé. Inversement, et malgré les satisfactions particulières que ses agents peuvent en retirer, c'est d'abord par le biais d'un appareil que s'exerce la répression ; ceux-là ne disent-ils pas d'ailleurs vouloir écraser une *collectivité* à travers des individus qu'ils ne détestent pas personnellement ?⁴

Bien qu'imprécise encore, la constatation des psychosociologues vaut donc d'être développée, selon laquelle l'éventail des comportements serait plus varié chez les personnalités «ouvertes» que chez les personnalités autoritaires. Reprenant le roman de Robert Merle *La Mort est mon métier*, le cinéaste allemand Theodor Kotulla a compris d'emblée le caractère plus définitivement stéréotypé des bourreaux : «Le plus effrayant, dans le commandant d'Auschwitz, est justement que l'individu est inter-

4. *Propos d'Eichmann à un journaliste hollandais, après la Guerre* : «Personnellement, je n'ai jamais eu de mauvaise expérience avec un juif. On ne persécutait pas l'ennemi individuellement : c'était une question politique».

changeable». Or, pour qui ne se sent pas capable d'héroïsme, la perspective est inversement fort mince qu'un autre le sera à sa place. Comment prétendre, enfin, que le calvaire des victimes soit interchangeable? Eva Heyman a pu laisser un journal, mais pour être anonyme, le martyre de ses compagnes n'en a pas moins été personnel. Il n'y a de collectif, dans les hécatombes, que la perception qu'on en a. La détresse de chaque père traqué la nuit avec son enfant, et celle de chaque fillette de treize ans qui meurt à Auschwitz, est unique. Les sources officielles évaluent à six millions le nombre de personnes exterminées. Mais c'est le chiffre exact qu'il faudrait connaître: 5 879 603 peut-être, ou bien 5 879 604? Car entre les deux, il y aurait la différence infinie d'un autre cauchemar.

Aussi, outre le fait de devoir reconnaître la part du mystère dans l'expression du mal absolu, sans doute la nécessité de traiter *simultanément* la tragédie de l'holocauste sous le double registre d'un système et de chacune de ses innombrables victimes entre-t-elle pour beaucoup dans l'impossibilité de rendre justice à un tel sujet dans la littérature ou dans l'art.